

De silence et de lumière

Jacques Paris se livre ici à une véritable traversée de la vie et de l'œuvre de l'émir. Ce projet est un rêve ancien. Il le porte depuis des années. Cela a commencé par des approches, embryonnaires, qui disaient ce que ne peuvent dire les mots. Forcément. Le peintre a le privilège, plus que la capacité, de se glisser par effraction, mais subrepticement, dans le territoire qui se refuse à être circonscrit, enfermé, dans un périmètre donné, et sur lequel veillent des syllabes dressées pour être d'intraitables sentinelles. Depuis longtemps, Jacques Paris a bataillé, de pied ferme, avec des ombres et des fantômes, pour dire l'indicible. Cela a pris forme au fil du temps, révélé un visage, au fur et à mesure que la lumière entrait par effraction dans l'univers du peintre, à la faveur d'une lecture, d'une rencontre ou d'un voyage dans un lieu qui a compté pour l'émir Abd el-Kader.

C'est ainsi que naissent les histoires et ainsi qu'elles prennent leur envol pour livrer la part d'ombre que nous portons en nous.

Tout est là. Il suffit de regarder et de bien voir. Il y a un chemin à débusquer. Il y a un chemin, précis, que désigne la lumière nichée dans l'œuvre qu'on a devant les yeux. C'est raffiné et subtil.

Jacques Paris ne décrit jamais rien de manière frontale. Cela serait trop brutal et n'apporterait pas grand-chose. Il contourne, il évite, il jette des passerelles, construit de nouvelles routes... Il se tait devant l'évidence. Il sait que c'est une fausse alliée. Il se méfie d'elle. De là, cet éblouissement qu'on éprouve quand on voit son travail. Il suggère, sa peinture est légère, plus légère que les mots, si l'on était sommé de risquer une comparaison, ceux-là ont la malédiction de n'être pas libres, ils portent de lourdes syllabes, qui les briment et les contrarient, la peinture est maître de son destin, elle avance en tâtonnant, mais sûre de son pas, elle avance sur la pointe du pinceau, elle porte un désir de liberté sur le bout de la langue. Elle marche sur la pointe des pieds, pour capturer, dans le monde alentour, ce qui fait sens. Ici, c'est dans l'Histoire avec une grande hache, pour reprendre le mot de Perec, que le peintre est allé puiser.

Que serait l'Algérie et que serait la France, sans cet épisode, extrêmement brutal, auquel des hommes se sont livrés, quand ils ne se sont pas contentés de se battre, et de mettre à terre les vaincus, mais de se débarrasser à peu de frais, en les enfermant dans des cavernes et de les enfumer.

Jacques Paris interroge avec une infinie délicatesse. Sa peinture invite à poser un autre regard sur l'Histoire. Elle apporte un peu de lumière, salutaire, elle glisse un grain de sable, pour empêcher l'amnésie de triompher car tout n'est pas comme dans le meilleur des mondes.

La peinture est ici lucide, elle a fait vœux de ne rien taire, mais elle est fraternelle.

On entend le pinceau du peintre, sa voix, soucieuse du monde qui l'entoure, désireuse d'être une trace, une simple trace, pour dire le chemin qui nous reste à parcourir tous ensemble, pour que le monde soit humain, plus humain.

Cette approche de l'émir est aussi un hommage. Elle est à l'image du disciple du grand Ibn Arabi qu'il fut, il n'y a rien de tapageur, le dépouillement est une règle cardinale, lui seul a pouvoir, ici, d'ouvrir la voie pour guider le regard.

Les couleurs sont mélangées à cet autre matériau, le plus noble des matériaux, le silence, pour dire, comme à fleuret moucheté, la violence du monde.

Une lumière venue de très loin, baigne cette œuvre. C'est elle qui livre son empreinte au détour de chaque trace et livre dans le vif, une figure de l'émir de bout en bout, de sa naissance à sa mort.

L'enfant ne sait pas ce que l'avenir lui réserve. Il ne sait pas, dans l'insouciance de l'instant, que des hommes, venus d'ailleurs, vont venir lui ravir cette terre, en jetant sur elle le feu les larmes et le sang. Il ignore qu'ils viendront pour le déposséder de cette terre qu'il aime tant.

Il se battra pendant quinze ans.

Mais les hommes venus d'ailleurs auront la force pour eux. Ils le vaincront. Il posera les armes et fera le serment de ne plus retourner dans cette terre qu'il aime tant.

Il partira.

Il ne reverra plus le jour se lever, mais il se demandera inlassablement ce qui pousse des hommes à ravir à d'autres hommes ce qui leur appartient.

Les souvenirs des siens le hanteront jusqu'à la fin de sa vie. Il écrira, par fidélité à l'enseignement de son père. Il fera d'une phrase précieuse, *Tout être est mon être*, le socle de sa pensée.

Il ne considérera jamais les Français comme des ennemis. Ils l'ont pourtant chassé de son pays, jeté en prison, trahi la parole donnée. Il n'y aura nulle place, en son cœur, pour la haine. Il volera au secours des chrétiens, parmi lesquels de nombreux français, quand ils seront menacés de mort, à Damas, en juillet 1830.

L'histoire a manqué son rendez-vous avec un homme d'exception, un penseur d'une grande envergure, un humaniste, un homme de dialogue et de paix.

A dire vrai, il eut fallu des hommes de la trempe de l'émir pour comprendre l'émir. Mais il n'avait pour interlocuteurs que des soldats élevés dans la perspective de se battre pour vaincre. Ceux-là n'étaient que des militaires soucieux de défaire, par tous les moyens, leurs semblables, pour leur ravir leur bien ultime. C'étaient des hommes qui n'avaient pas peur de se dédire, de rompre la parole donnée...

L'œuvre de Jacques Paris, présentée ici, ne prétend pas apporter de réponses. Elle s'insinue dans une forêt de questions et refuse de mettre un genou à terre.

C'est une porte ouverte, l'occasion de s'approcher un peu plus d'un homme, essentiel pour notre temps, qui continue d'être une énigme.

Qui était l'émir ?

Jacques Paris est habité par un désir profond, il ne tente pas de résoudre l'impossible. Mais seul le peintre possède ...la clef de l'indicible.

Kebir AMMI